

# La traversée du Bénin



## 2 août 2008: une entrée animée

Si les gendarmes se montrèrent chaleureux et enthousiastes à la frontière, comme à l'accoutumée, les hordes d'enfants déboulant des villages traversés par la suite en hurlant les mots "cadeaux! Cadeaux!" eurent pour effet de nous inquiéter. Allions-nous subir ces assauts verbaux tout le long du pays? Situation d'autant plus gênante lorsque les adultes s'y mettent. Certes, ce ne sont que des mots, et les gens ne se montrent nullement agressifs. Mais la peur est réelle de surprendre un enfant traverser la route au mauvais moment ou de le voir toucher les vélos au risque de nous faire tomber. Face à leur requête et à leur attitude, nous sommes aussi déconcertés que désarmés et tentons d'apprendre l'indifférence.

Ainsi, lors de notre première halte au village de **Dassari**, nous nous réconfortons d'une calebasse de tchouk -bière de mil- devant les regards scrutateurs d'une trentaine d'enfants et d'adultes -bien enivrés en ce jour de marché!

C'est à l'église que nous trouvons la quiétude et une chambre pour notre première nuit béninoise.

Le lendemain, après une messe dominicale aussi vivante que chantante, un jeune garçon prénommé Dieudonné nous dévoile un tibia présentant une boule énorme, séquelle d'une vieille plaie mal soignée provoquée par une mauvaise chute à vélo. Nous l'emmenons au centre de santé et finançons son traitement - des antibiotiques et des anti-inflammatoires. Certainement le seul espoir pour lui de garder sa jambe. Si cela ne marche pas, qui financera l'opération? Au moins l'infirmier s'est-il engagé à suivre son cas.

La journée n'est pas aux réjouissances mais le passage des 10 000 km à vélo nous émeut quelque peu! Si notre exploit personnel nous grise, il n'en rend pas nos coups de pédale plus faciles! Le relief est aussi sûrement ascendant que les montagnes de l'Atakora approchent!

## Natures ambivalentes

Avant de les franchir, la pause s'impose à **Tanguiéta**! C'est Amidou qui nous mène dans une petite auberge pour la nuit. Un jeune homme de 23 ans dont le discours nous plaît: il a repris ses études au collège pour obtenir le BEPC, pouvoir passer les concours administratifs et obtenir un bon travail. C'est bon de rencontrer un jeune motivé qui entrevoit l'avenir dans son pays.

Viennent ensuite les montagnes de l'Atakora! Certes, le point culminant n'atteint que 589 mètres mais tout de même, ça grimpe! Malgré la difficulté, nous échangeons sourires et bonjours avec les femmes que nous croisons et qui se rendent au marché chargées de plateaux remplis de charbon, d'ignames, de bois ou autres, et souvent aussi d'un marmot sur le dos, ou sous le bras, en train de téter!

Champs de mil, de maïs et d'ignames, karités et manguiers s'étendent à perte de vue jusqu'à **Natitingou**. Cette fois, nous trouvons refuge à la maison des enseignants, qui accueille les stagiaires alors en formation - le système est simple: ceux-ci font la classe en période scolaire et sont formés pendant les vacances! Les chambres affichent complet mais le gérant trouve une solution en nous offrant sa chambre!

A **Djougou**, c'est Raymond qui nous propose de nous reposer dans son auberge excentrée du centre-ville pour un petit prix. Il me fait préciser les prix par son gérant: "c'est 1000 F l'heure!" Je précise que nous sommes un autre type de clientèle! Le soir, la femme du patron nous offre le dîner traditionnel: pâte de maïs accompagnée de poisson à la sauce-tomate épicée! Nous nous y reposons une journée avant d'entrer dans la forêt tropicale.

Tecks, karités et rogniers (sortes de palmiers) foisonnent. Le climat est en adéquation et nous essayons des trombes d'eau dans l'après-midi! Nous trouvons refuge dans une auberge de **Penessoulou**.

Le relief est ascendant et les collines du Bénin se révèlent difficiles, d'autant plus sous la pluie! Ce qui nous fait nous abriter sous un arbre, au milieu d'un village, sous le regard de quelques enfants curieux

(toujours!). Quelques hommes viennent nous voir, l'un d'entre eux entame la discussion: - D'où venez-vous? On peut vous aider? Et vous nous aidez aussi!

- Qu'attendez-vous de nous?

- On a besoin d'un forage, d'une pompe, de l'électricité, de refaire l'école...

- Mais nous ne sommes que des voyageurs!

- Ah! Vous êtes des touristes...(déçu) Mais vous avez de l'argent pour faire ce voyage! dit-il en regardant les vélos et le chargement.

- Oui, un peu, mais nous avons travaillé dur pour l'avoir, et nous ne pouvons vous aider, sinon en mettant fin à notre voyage.

Un homme nous propose de nous abriter: "il y a des pièces ici", sans grande conviction. Nous sentons bien que nous les avons déçus en n'étant pas les blancs sauveurs tant attendus. Nous repartons, la pluie ayant cessé. Mais ce n'était qu'une brève accalmie, et le village de **Prékété** voit arriver deux toubabs bons à essorer! Refuge dans une petite auberge sombre et humide, où nous tentons d'étaler nos habits dégoulinants! Consolation le soir, au restaurant de l'auberge, lorsque nous rencontrons le chef des douanes de Prékété (à la frontière du Togo). Celui-ci nous a déjà croisés plusieurs fois en voiture. Charmant et admiratif, il nous offre le repas ainsi que le café. Un prince, dans tous les sens du terme, attendu qu'il est le petit-fils d'un ancien roi, lui-même susceptible de devenir roi à son tour si les notables de son royaume l'élisent un jour. Une tradition toujours vivante en Afrique. Les rois sont d'ailleurs influents et les pouvoirs politiques officiels ne manquent pas de les consulter en cas de crise.

Les collines s'étalent à l'horizon, offrant leur nom à la région, dominant les petites villes de **Banté** puis de **Savalou**. Cette fois, c'est dans un foyer de jeunes que nous faisons halte. Peu onéreux, bien que Ernest, le gérant, ait essayé de nous "doubler" (le prix!): une pratique courante en Afrique! Nous ne sommes pas exigeants et, si nous déplorons régulièrement la saleté, le manque d'hygiène et d'entretien, nous nous adaptons! Mais le lendemain, lorsque Ernest nous demande ce que nous avons pensé du foyer, nous lui répondons franchement: la chambre est sale et n'a pas de verrou intérieur, le jardin est une décharge et une pissotière et les toilettes sont dégueus! A l'écoute, il nous demande ce qu'il doit faire, à quoi JPhi prend le temps d'apporter des réponses point par point, des solutions qui nous paraissent pourtant évidentes... On peut espérer que cette discussion portera ses fruits...

Nous partons tardivement, sous travers champs d'igname, de plus importantes du pays. nous aurions pu assister à la Savalou, pour fêter les récoltes. écoulent leur stock de farine de tables de bois, dans de longs obtenue en faisant sécher des goudron!- qui seront ensuite



une belle journée ensoleillée à maïs et de manioc, les cultures les D'ailleurs, à quelques jours près, fête de l'igname, le 15 août à Au bord de la route, les femmes manioc (gari) entreposé sur des sachets transparents. La farine est tranches de manioc -le long du moulues.

## Omniprésence des religions

Dans les villes et les villages, nombreuses sont les églises et les mosquées et il n'est pas rare de voir de nouvelles bâtisses en construction, dont la beauté et l'ampleur contrastent étrangement avec les petites et simples demeures en banco des habitants. Ici, le christianisme et l'islam rassemblent un nombre important de fidèles (respectivement 30 et 20 %) mais la religion ancestrale du pays, le vaudou, demeure la plus influente.(Cf à ce sujet l'article "*Croyances et mysticismes en Afrique de l'Ouest*".)

La journée au départ de Savalou serait des plus belles si nous n'entendions inlassablement le mot "cadeaux!" claquer à nos oreilles. A chaque village traversé, nous attendons autant que nous redoutons d'être poursuivis et sollicités par les enfants devant des adultes impassibles. En fin de journée, notre patience est à bout. J'éclate dans un village: "cadeaux cadeaux cadeaux! Mille fois par jour, c'est insupportable! Eduquez vos enfants!" et Jean-Phi fait de même un peu plus tard devant des adultes quelque peu intrigués. Nous savons que la colère n'est pas une solution, et tentons de ne pas réagir, mais nos nerfs sont largement mis à l'épreuve. Encore une fois, nous sommes tout d'abord en colère contre les parents, qui incitent à ce genre d'attitude par leur silence, voire en quémandant eux-

mêmes, mais aussi contre les blancs qui donnent sans raison et sans mesurer les conséquences de leurs actes, et surtout contre les précurseurs de cette pratique: les missionnaires. C'est nous qui en faisons les frais, nous qui ne traversons pas les villages dans une boîte hermétique à toute allure, nous qui sommes perméables aux réactions des gens, nous qui sommes impuissants face à leurs requêtes, que nous ressentons parfois comme des agressions...

## Le royaume du Dahomey

Une journée difficile étant souvent compensée par une belle soirée, nous sommes chaleureusement accueillis dans la maison d'un chef d'arrondissement à **Setto**, dont la charmante femme est une princesse Glélé, dans la droite lignée de la dynastie royale détrônée par les colons français.

Le lendemain, nous atteignons justement **Abomey**, la capitale de l'ancien empire du Dahomey, où nous visitons le site royal inscrit au patrimoine de l'UNESCO, et les deux palais conservés - ceux des rois Ghézo et Glélé. Autrefois, le site comprenait 12 palais - chaque roi construisait le sien - répartis sur une surface de 44 hectares, et abritait 10 000 courtisans. Chaque palais comprend les chambres de cérémonie ornées de bas-reliefs représentant les noms et symboles des rois et chefs. Le dernier roi du Dahomey, Behanzin, incendia le site en fuyant l'avancée des Français en 1892 - 1893. Après plusieurs années de résistance acharnée, les Français furent finalement victorieux et exilèrent Behanzin en Martinique puis en Algérie. Le dernier roi de la dynastie coopéra avec les Français, ce qui mit fin au royaume.

(Cf à ce sujet l'article "*Le Bénin*".)

Nous voulions nous y reposer une journée, notre état physique et un mauvais virus nous contraignent à en prendre quatre! Le corps sait se faire entendre... Cela nous permet de revoir Wilfried, que nous avons croisé quelques jours plus tôt sur la route, qui nous rejoint accompagné de son ami Ambroise. Deux jeunes hommes charmants, dont l'intelligence et l'ouverture d'esprit nous réconcilient avec le Bénin, à un moment où nous vivons difficilement le décalage entre nos attentes et celles des autochtones à notre égard. Nous faisons pleinement connaissance en passant la journée du 15 août avec eux.



## Sur la route du vaudou et de l'esclavage

Nous ne repartons que le 17, doucement le premier jour, jusqu'à la mission catholique de **Adjahonmé**, 25 km plus loin, puis plus sûrement le jour suivant, parcourant les 95 km qui nous séparent de **Bopa**, au bord du lac Ahémé. Une région célèbre pour le vaudou. Jean-Philippe s'exclame: "au fil de l'étape, j'ai l'impression d'avoir traversé un grand jardin-potager", une succession de champs de maïs, de plants de maniocs et de rizières à l'ombre de bananiers, de tecks et de forêts de palmiers. Cette fois, c'est le maire de Bopa qui nous offre la nuit dans une petite auberge.

Puis nous atteignons l'étape hautement symbolique de **Ouidah**. Tout comme Saint-Louis ou l'île de Gorée au Sénégal, Ouidah a les charmes désuets d'une ville anciennement prospère dont la richesse fut en grande partie basée sur le commerce des esclaves...

Malgré son histoire tragique, nous nous y sentons étrangement bien. L'accueil qui nous y est fait par le prêtre de la mission catholique ainsi que la rencontre de Luc, gendarme au grand cœur, y sont pour beaucoup. Avec un ami de Luc, nous parcourons la *route des esclaves*, une marche de 4 km qui nous mène de la place des enchères, où ils étaient vendus, au *Point de non-retour* sur la plage, où ils embarquaient sur des bateaux négriers.

Initié par les Portugais vers 1750, ce trafic d'hommes fut suivi par les Français, les Hollandais et les Anglais. Les rois dahoméens s'enrichirent grâce à ce commerce. Ils vendaient les esclaves aux Européens contre des armes, avec lesquelles ils pillaient leurs voisins... qu'ils réduisaient en esclavage. Pendant plus d'un siècle, quelque 10 000 esclaves par an ont ainsi été expédiés vers les Amériques



(notamment le Brésil et les Caraïbes, Haïti en particulier). Cet infâme commerce prit fin avec la colonisation française, à la fin du 19<sup>e</sup> siècle.

Concrètement, une fois achetés, les esclaves enchaînés empruntaient le chemin sablonneux jusqu'à la plage en passant par plusieurs étapes: ils devaient tourner plusieurs fois autour de l'arbre de l'Oubli afin d'oublier le continent qu'ils quittaient. Ils étaient ensuite enfermés plusieurs semaines ou plusieurs mois dans les mêmes conditions que dans les cales du bateau, épreuve destinée à tester leur aptitude à supporter le voyage. A leur sortie, ils étaient jetés dans la fosse commune s'ils étaient trop faibles. Ils tournaient également autour de l'arbre du retour afin que leurs âmes reviennent. Une fois dans le bateau, ils partaient pour plusieurs mois, enchaînés et sans lumière, avant de travailler dans les mines d'or, les plantations de café, de sucre ou de coton des Amériques.

## Le village lacustre de Ganvié

Nous rejoignons ensuite la route suivant la côte, un goudron extrêmement emprunté que nous essayons de suivre sans être heurtés par les milliers de voitures, camions et motos roulant dans tous les sens! A **Abomey-Calavi**, nous pères de la mission catholique là, nous offrons la visite du village 000 Tofinou vivent dans des huttes pilotis, à plusieurs km des berges sont réfugiés au 17<sup>e</sup> siècle, fuyant Dahomey, qui ne s'aventureraient religieuse.

Ils vivent presque exclusivement de l'aide de branches plantées dans le décomposent, les poissons reste qu'à les encercler à l'aide de les jambes des habitants. Elles sont déplacement, et le marché se tient Ganvié est un havre de paix et l'on



recevons l'accueil chaleureux des Saint-Antoine de Padoue et, de lacustre de Ganvié. Plus de 30 en bambou, construites sur du lac Nokoué. Les habitants s'y les chasseurs d'esclaves du jamais dans l'eau par croyance

la pêche, qu'ils pratiquent à fond du lac. Quand elles se viennent alors s'y nourrir, et il ne filets. Les pirogues sont un peu nécessaires pour tout sur l'eau.

comprend que ses habitants

soient fortement attachés à un mode de vie unique, loin du brouhaha et de la pollution urbaine.

## Cotonou

Le contraste est grand avec la trépidante ville de **Cotonou**, où l'on se déplace en zem (contraction de *zemigden* qui signifie "emmène-moi vite"), la balade pédestre dans cette atmosphère chargée étant exclue! Nous avons eu la grande chance et l'honneur immense d'être accueillis par le père Pamphile au sein de la mission catholique Saint Jean-Baptiste, un très saint homme à la bonté, à l'aura et aux dons exceptionnels, assisté de ses chaleureux confrères, le père Jean-Claude, le père Ignace et le père Nazaire.

(Cf l'article "*Croyances et mysticismes en Afrique de l'Ouest*".)

Nous y avons d'ailleurs fêté dignement notre année de voyage, le 26 août, en pensant fortement à nos proches. (Cf l'article "*Africavelo a un an!*")

Nous espérons pouvoir prendre un bateau pour le Cameroun. Ceux-ci ne manquent pas mais ne prennent pas de passagers: nous n'irons donc pas en Afrique Centrale.

Nous patientons, dans l'attente que la banque mette à notre disposition les fonds nécessaires pour acheter nos billets d'avion jusqu'à Nairobi au Kenya.

## En guise de conclusion...

Ainsi, le nord du Bénin s'est-il révélé aussi dur physiquement par son relief que moralement par les requêtes en tout genre de ses habitants. Si nous avons ressenti cette tendance au Burkina Faso, nous l'avons vécu d'autant plus fort et donc plus mal ici. Pourtant, tout n'est pas sombre, et nous avons été témoins, à plusieurs reprises, de la générosité dont sont capables les Béninois. Ils ouvrent moins facilement leur porte, certes, ce qui peut s'expliquer par la petitesse et la modestie de leur demeure

ainsi que par la grandeur des familles. Beaucoup sont encore polygames et chaque femme fait en moyenne six enfants!

Mais lorsqu'une jeune fille me dit dans la rue: "je peux t'accompagner?" pour me demander aussitôt "tu vas me donner quelque chose?", les rapports sont d'emblée faussés. Et quand ce genre de situation se répète quasi-quotidiennement, je suis dans le désarroi et l'incompréhension: je n'ai pas de solution, je ne suis pas la solution.

Mais le regard assombri que nous portions sur le nord du pays s'illumine au fil de notre avancée méridionale. Quand l'argent n'est plus le leitmotiv de la rencontre, l'humanité reprend sa place, nous offrant les plus belles richesses qui soient: celles de l'échange et du partage.

Notre budget étant restreint, nous avons pris l'habitude de demander l'hospitalité aux missions catholiques, qui ne manquent pas au Bénin, et qui nous ont toujours ouvert leur porte. La chaleur des prêtres rencontrés dépasse nos espérances, avec une mention spéciale pour Cotonou et le père Pamphile.

*Florence, Ouidah, Bénin, 22 août 2008*

